

Littérature étrangère

Number 40, June–July–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 32–49.

TENDRESSES PARTAGÉES

David Leavitt

Flammarion, 1989 ; 26,95 \$

David Leavitt a 28 ans. D'abord connu par un recueil de nouvelles intitulé *Quelques pas de danse en famille* (1986) et un premier roman, *Le langage perdu des grues* (1988), publiés chez Denoël, il était déjà consacré, avant même la publication de *Tendresses partagées*, par la critique américaine et européenne. On voit en lui l'un des espoirs les plus sûrs de la nouvelle génération littéraire ayant bourgeonné aux États-Unis depuis la fin des années soixante.

Voilà une réputation qui n'est pas surfaite et qui ne se limite pas à la jaquette de ce deuxième roman. D'une page couverture à l'autre, on est en effet séduit par la justesse de cette écriture, qui connaît des moments d'intensité dignes des plus grands maîtres.

Dans *Tendresses partagées*, David Leavitt met en scène une famille dont les enfants sont de sa génération : April, très populaire chanteuse, d'abord inspirée par le mouvement de protestation anti-Vietnam puis, les temps changeant, par un fervent militantisme lesbien ; son frère Danny, devenu, après une adolescence erratique de Californien, un paisible *yuppie* new-yorkais, avec son amant Walter. Nat, le père, est un de ces grands absents, incapable de combler sa femme, démissionnaire devant ses enfants. La mère, Louise, est certainement une des figures les plus dramatiques et des plus exigeantes de ce roman, avec sa quête d'absolu à travers les échecs de sa vie amoureuse et familiale et à travers la conquête lente et pernicieuse de son corps par le cancer.

On a dit de David Leavitt qu'il ne poussait peut-être pas assez loin l'analyse de certaines situations, comme les causes profondes de l'homosexualité



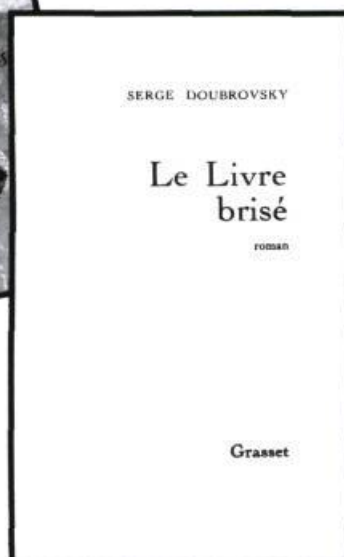
d'April et de Danny. C'est là reprocher à un auteur de ne pas avoir fait ce qu'on croit qu'il aurait dû faire, demander à un peintre de devenir psychanalyste. Peut-être que la critique n'est pas encore capable d'accepter la description d'un monde qui lui paraît moralement inquiétant et qui constitue pourtant une figure emblématique de la réalité de cette fin de XX^e siècle. Et puis, après tout, David Leavitt n'a pas encore dit son dernier mot...

Denise Pelletier

LE LIVRE BRISÉ
Serge Doubrovsky
Grasset, 1989 ; 34,95 \$

Le livre brisé : un livre monstre, nous prévient la bande rouge autour du livre. L'éditeur ne croit pas si bien dire, mais pour des raisons qui ne sont sans doute pas les nôtres.

L'idée est peu commune : pour singulariser leur couple, une femme propose à son mari d'en écrire l'histoire ; il lui soumettra au fur et à mesure les chapitres afin qu'elle en vé-



rifie l'exactitude. Le couple est réel : le mari s'appelle Serge Doubrovsky, essayiste et romancier (*La dispersion*, Mercure de France, 1969 ; *Parcours critique*, Galilée, 1980 ; *La vie l'instant*, Balland, 1985), professeur à New York, juif originaire de Russie, la donjuanne cinquantaine ; elle, c'est Ilse Epple, Autrichienne exilée aux États-Unis, brune de 27 ans.

Voilà donc la trame de cette fiction autobiographique, de ce « livre monstre » qui a obtenu le prix Médicis en 1989 : car Doubrovsky — à qui Sartre confie, lors d'une mémorable visite : « Vous êtes un peu mon fils » — fait de l'écriture une chose qui dévore tout ce qu'elle touche. Il prend ses proches et sa famille comme sujets du livre et les y immole joyeusement. Tout au long de ces 400 pages, d'ailleurs, rien ne nous sera épargné, aucune

anecdote, aucune mesquinerie, aucun détail. Si le Verbe-Dieu s'est fait chair, toute chair, ici, se fait verbe, ce qui n'est peut-être pas, au fond, une si bonne et belle idée : Ilse supporte sans doute de plus en plus difficilement d'apprendre, par livre interposé, tous les fantasmes de Serge, ses désirs et ses desseins intimes. On la retrouve donc morte, un jour de novembre. Accident — Ilse était devenue alcoolique et sérieusement déprimée — ou suicide ? Serge ne saura pas.

Cette mort survenue aux trois quarts du récit, Doubrovsky continue. Le pacte passé entre les époux devient un pacte conclu avec le lecteur : celui-ci saura tout de cette tragédie conjugale et du naufrage de l'auteur. Du coup, le récit prend la forme d'une confession, le lecteur devient un voyeur qui se délecte d'entrer dans la tête, le cœur, le corps et les boues d'autrui. Le pire c'est bien que Doubrovsky soit un virtuose de l'écriture et nous assène, avec un incontestable talent, avec une vraie jubilation d'auteur, un récit qui nous laisse pantois et nous renvoie, indignés et jouisseurs, à nous-mêmes.

Francine Bordeleau

SOUS LE SOLEIL JAGUAR

Italo Calvino

Seuil, 1990 ; 14,75 \$

La figure d'Italo Calvino renvoie malheureusement trop souvent à des récits dont l'ingéniosité technique et le caractère drolatique ne font certes aucun doute, mais ne constituent nullement l'essentiel. Au contraire, il me semble que cette œuvre est portée par une gravité, voire une componction, qui se traduisent par des interrogations morales, esthétiques et politiques lourdes de conséquences pour la littérature. De ce point de vue, *La journée d'un scrutateur* m'est toujours apparu comme le livre le plus extrême de Calvino. *Sous le soleil jaguar* (trad. Jean-Paul Manganaro) participe selon moi de la même démarche, à cette différence qu'au lieu de travailler sur les mécanismes institutionnels du pouvoir, l'auteur s'attache ici à comprendre les rapports intimes et pervers qui unissent l'homme à son semblable.

Voici donc trois nouvelles (Calvino devait en écrire cinq mais est mort avant d'avoir pu achever le recueil) dans le cadre desquelles sont explorées trois sens, trois modes d'être de l'individu : l'odorat, le goût, l'ouïe. Dans la première, « Le nom, le nez », un dandy recherche, à travers son parfum, seul fil qui les relie, une femme menacée de mort rencontrée lors d'un bal masqué. En alternance, s'intègre à ce récit celui d'un batteur rock de Londres qui tente de retrouver, en se fiant à l'odeur de son pubis, l'une des groupies avec laquelle il vient de baiser. Au terme de ce double dépistage, la mort : la Parisienne git dans un cercueil et la Londoniennne suffoque dans une pièce envahie d'un gaz asphyxiant.

La nouvelle éponyme décrit le voyage au Mexique d'un couple qui en vient à se dévorer par le biais d'expériences culinaires. Nous assistons alors, dit le narrateur, à un « cannibalisme universel qui donne son empreinte à tout rapport amoureux et qui annule les confins entre nos corps ». Enfin, la dernière nouvelle, « Un roi à l'écoute », nous convie au délire d'un roi qui ne quitte plus son trône et ne connaît plus son royaume que par les bruits qui lui en parviennent. Comment ne pas songer à la solitude métaphysique du Créon de Sophocle, du Claudius de Shakespeare ou de Béranger I^{er} à qui Marguerite son épouse explique : « Et voilà, tu vois, tu n'as plus la parole, ton cœur n'a plus besoin de battre, plus la peine de respirer. » ? (Ionesco, *Le roi se meurt*).

Livre dans lequel le travail des sens est ce qui permet aux signes de se dévoiler dans toutes leurs contradictions, *Sous le soleil jaguar* illustre l'obstination du monde à surgir dans les recoins les plus sombres de l'existence.

Michel Peterson

SOLO Linda Lê

La Table ronde, 1989 ; 22,95 \$

Les trente courtes nouvelles de *Solo* sont de facture et de ton très homogènes, pour ne pas dire qu'elles sont semblables et répétitives par moments. Là où l'unité thématique de chacune des quatre parties du recueil



aurait pu servir le propos de l'auteure — je pense entre autres à cette dénonciation soutenue de la médiocrité, de l'hypocrisie, du mensonge et, d'une certaine façon, de l'absurdité de la mort —, la reproduction d'un même motif dramatique a pour conséquence d'affaiblir les textes et, inévitablement, l'ensemble. D'autant que l'écriture, les procédés auxquels recourt Linda Lê sont non seulement récurrents d'un texte à l'autre, mais on les devine dès la mise en place des premiers éléments (par exemple, plusieurs nouvelles sont construites sur le mode de la polarité narrative : elle... lui...). Et je ne parle pas de la répétition des termes clés d'un texte à l'autre qui contribue au premier chef à accentuer l'effet de redite et de piétinement narratif qui se dégage à la lecture. En un mot, il y aurait beaucoup à élaguer dans ces nouvelles. À cette récurrence terminologique et narrative, il faut ajouter le recours à de nombreux clichés, et ce que j'appellerai l'épuisement d'un champ sémantique en vue de produire des métaphores. Ainsi, ce passage extrait de « Je me suis reconnaissant » : « Entre mon père, martyr poids plume persuadé que la vie était un combat truqué et qui se couchait pour plaire à Dieu, son entraîneur, et ma mère, supporter fanatique du pugiliste raté, je pressentais dès le départ que j'étais condamné à donner des coups dans le vide. »

Je suis conscient d'être sévère, d'autant plus que Linda Lê a une fraîcheur, un côté décapant qui m'ont plu. Certains textes sont très réussis (« Ce soir, dans un train de

banlieue » est fort probablement l'une des meilleures nouvelles du recueil) et dénotent une approche de nouvelliste (ce qui ne va pas de soi). L'éditeur aurait fait part des remarques sus-mentionnées (toutes choses corrigibles) que *Solo* serait un tout autre livre, un livre où les forces auraient eu le dessus sur les faiblesses.

Jean-Paul Beaumier

ÉON

Greg Bear
Laffont, 1989 ; 35,50 \$

ÉTERNITÉ

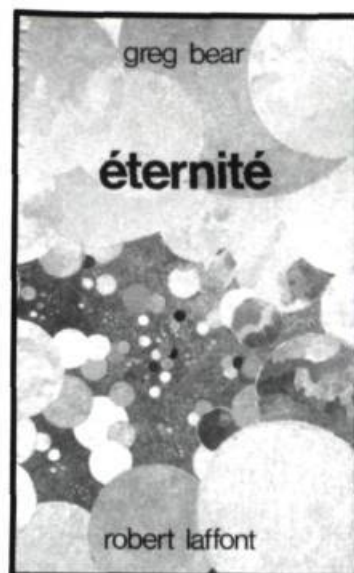
Greg Bear
Laffont, 1989 ; 35,50 \$

Gilles Marcotte a dit quelque part : « Un bon critique doit avant tout savoir lire. » Il a bien raison. Et parce que je sais lire la science-fiction, je peux en toute quiétude vous affirmer que *Éon*, de Greg Bear, tout comme sa suite directe *Éternité*, sont déjà dans mon esprit deux des plus beaux classiques de la science-fiction mondiale. Point à la ligne.

Cependant, ici le savoir lire porte sur une certaine science-fiction, celle que d'aucuns nomment la *Hard SF* ou, si vous préférez, la *pure et dure*. Eh oui, même dans un genre aussi spécialisé que la science-fiction, il y a des catégories, des niveaux... plus faciles d'accès, dirons-nous, au commun des lecteurs.

L'action d'*Éon* se passe dans un futur proche. Les deux blocs sont toujours en chicane, la menace nucléaire plane encore. Dans le système solaire, un astéroïde vient de faire son apparition : le Caillou, comme on l'appelle. Ce caillou, en fait, c'est un immense vaisseau spatial aménagé voici plus de douze cents ans par... des descendants de Russes et d'Américains ! C'est, en tout cas, ce que révèlent les documents découverts par les explorateurs à bord du Caillou.

Mais il y a mieux. Ou pire. Tout d'abord, l'espace intérieur du Caillou est divisé en sept *chambres*, dont la septième, l'infini... ou la Voie, est un univers étrange en forme de spaghetti qui semble ne pas avoir de fin. C'est dans cet espace étrange d'un diamètre d'environ cinquante kilomètres que se sont enfoncés ceux qui ont construit le Caillou. Mais



ils sont maintenant modifiés...

Et nous voici dans *Éternité*, la suite d'*Éon*. Quarante ans ont passé depuis la fermeture de la Voie, la quasi-mort nucléaire de la Terre et la disparition de certains personnages principaux d'*Éon*, comme Patricia Vasquez, la mathématicienne, ou Mirsky, le Russe. Greg Bear, pour notre plus grand plaisir, nous ramène tous ces gens, plus ou moins modifiés par leurs incroyables expériences, et continue de nous étonner avec des concepts encore plus extraordinaires que dans la première partie. Et, malgré la valse des univers parallèles, de la guerre nucléaire, de l'immortalité, des réalités truquées, malgré une explication de notre univers, de sa vacuité spirituelle et du but ultime de la vie, l'auteur réussit à nous retenir à la dimension humaine de ses personnages, à ces problèmes d'amour et de haine, d'incertitude et de peur qui seront toujours notre lot à nous, humains, peu importent les conditions dans lesquelles nous vivons.

La tête vous tourne ? La science-fiction, c'est ça : placer l'Homme dans les situations les plus étranges et le laisser agir afin qu'il puisse nous révéler quelques parcelles de cette vérité sur nous-mêmes que nous cherchons désespérément. Plusieurs auteurs classiques ont suffisamment bien travaillé leurs personnages pour leur faire accomplir ce boulot ingrat ; la bonne science-fiction, comme celle de Greg Bear, nous offre, en plus de cette introspection, une plongée fantastique dans l'univers incroyable qui nous entoure et que nous commençons tout

juste à soupçonner. Et Bear possède un talent assez grand pour faire évoluer des personnages attachants et superbes à l'intérieur d'un décor délirant, une plume assez efficace pour vous faire assimiler les concepts les plus étranges... si vous avez déjà une certaine expérience de lecture.

Mais que faire si on n'a jamais appris à « lire » la science-fiction ? Eh bien on prend une grande respiration et on plonge pendant qu'il en est encore temps, sinon c'est la science-fiction qui plongera sur vous !

D'ailleurs, regardez par le fenêtre de votre téléviseur : n'est-elle pas déjà là, la SF, se faisant appeler insidieusement « la réalité » ?

Jean Pettigrew

POÈMES

Ingeborg Bachmann
Actes Sud, 1989 ; 33,95 \$

Ingeborg Bachmann est née en 1926. Amie de Paul Celan, elle a fait partie de Groupe 47 qui, au lendemain de la guerre, s'était juré de rebâtir la littérature allemande. Sa génération avait espéré qu'après ce désastre — le Mal étant connu, sa nature étant claire — on puisse cerner le Bien. Mais la dénazification fut douteuse. En 1953, Ingeborg Bachmann s'expatrie en Italie, d'abord à Ischia, puis à Naples et enfin à Rome. Le 26 septembre 1973, elle s'endort sans éteindre sa cigarette... Pour Thomas Bernhard, l'Autriche avait tué la poétesse la plus importante de son pays.

Le dernier poème d'Ingeborg Bachmann est daté de 1967. Il s'intitule « Pas de délicatesses ». « Je ne renonce pas à l'écriture, / mais à moi. / Dieu sait / comme les autres savent / s'aider avec les mots. / Mais moi je ne suis pas mon aide... / Faudra-t-il / le crâne grêlé / et la crampe de l'écri-

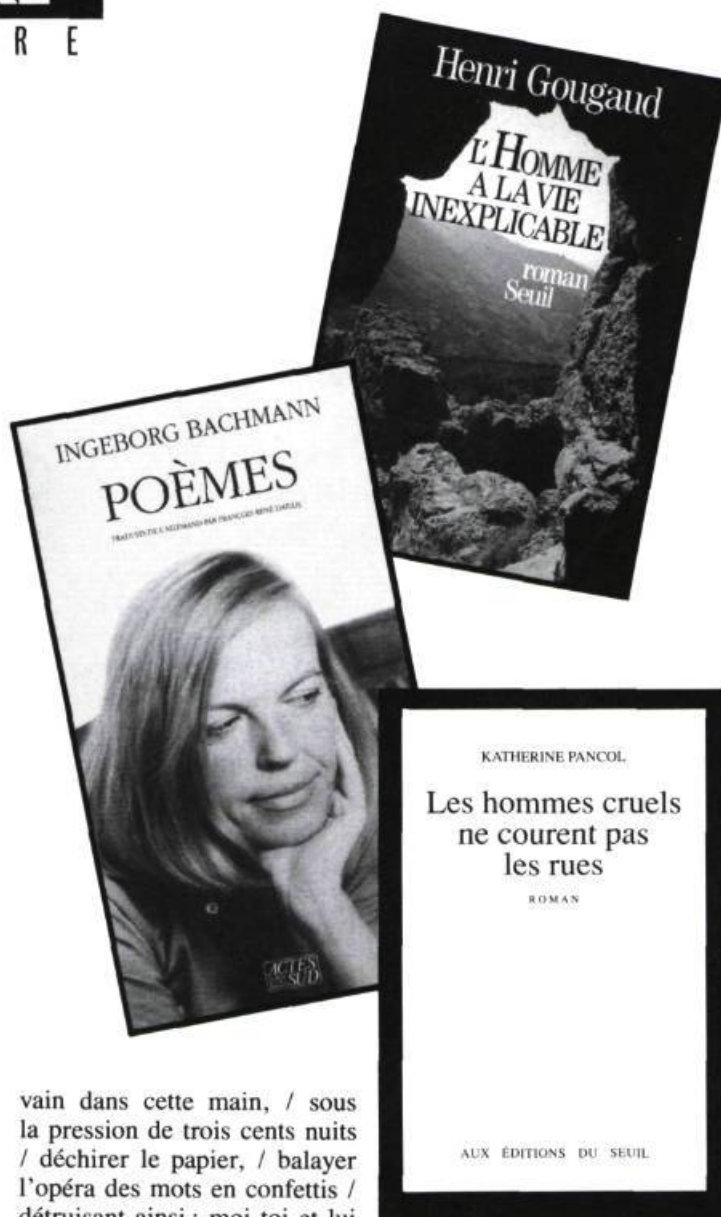
vain dans cette main, / sous la pression de trois cents nuits / déchirer le papier, / balayer l'opéra des mots en confettis / détruisant ainsi : moi toi et lui elle ça / nous vous ? / (Le faut pourtant. Toi et les autres.) / Ma part, il faut qu'elle se perde. »

L'anthologie proposée par les éditions Actes Sud est la première en langue française (traduction : François-René Daillie). Il faut saluer cette initiative qui permet enfin de lire une poétesse *étincelante de douleur*.

André Girard

LES HOMMES CRUELS NE COURENT PAS LES RUES
Katherine Pancol
Seuil, 1990 ; 19,95 \$

L'équivalent masculin d'une gougoune, est-ce un gugusse ? Katherine Pancol, une gougoune, n'aime évidemment pas les gugusses. Ce qu'il lui faut, c'est de l'homme cruel, un substitut de son papa, un homme qui abandonne, avec qui on joue à cache-cache, dans le dos de maman-geignarde,



la vue, plein la vie. Mais pas au point d'aller transgresser la sacro-sainte norme. Au contraire, c'est là du Harlequin-plus, avec auteure indentifiable, un public ciblé. Les gougounes (et les gugusses) courent effectivement les rues...

Jean Lefebvre

**L'HOMME
À LA VIE INEXPLICABLE**
Henri Gougaud
Seuil, 1989 ; 22,95 \$

Au tout début du XVI^e siècle, Simon Garric, jeune étudiant en droit à Toulouse, doit, à la demande expresse de sa mère, se rendre dans son village natal près de Carcassonne. Il y parvient quelques instants avant que sa mère, accusée d'avoir déjà hébergé un hérétique, ne soit arrêtée par l'Inquisition. Voyant ses biens confisqués et décidé à tout, à la délation même, pour les récupérer, il part à la recherche de Brune, l'aimée idéalisée. Cette quête se transformera rapidement en un voyage initiatique, voyage dont les étapes essentielles seront jalonnées par des personnages féminins d'une nature exceptionnelle. Elle nous donne une attachante et inoubliable histoire de sagesse et d'amour écrite superbement — et disons-le de façon cinématographique. Au delà, Gougaud, avec une pudeur comparable à celle de Garric, nous trace le portrait d'une période tragique de l'histoire de son pays : l'Occitanie. L'action se passe quelque cinquante ans après le démantèlement de l'Église cathare, à une époque où le souvenir des *bonshommes* et des *bonnes dames* demeurait très vivace, où on espérait encore leur retour. Ce que l'on a appelé la Croisade contre les Albigeois avait ruiné le pays, décimé sa population et permis l'occupation tant militaire que religieuse du Languedoc. Le rattachement complet et définitif de tout le sud de la France à la couronne de France était désormais amorcé. C'était la fin de l'indépendance occitane, la fin de l'ère des Troubadours ; et grâce à l'installation d'une administration française, la langue d'oïl se préparait à supplanter la langue d'oc. Le déclin de cette civilisation naguère glorieuse, Gougaud nous

contre toutes les autres hétaires qui dispensent ce qu'alors nous interdisait « le code pénal ». (Ici, les lacaniens apprécieront !)

Les romans français se démenagent maintenant de Paris à New York. Est-ce une façon de s'inclure dans la lignée américaine ? De s'imposer en quelque sorte comme une traduction avant la lettre ? Ou d'échapper à une écriture trop française, trop Dutourd, trop D'Ormesson ? Toujours est-il que ça nous donne une Katherine Pancol aux troussees d'un *golden boy*, exotique petite Française, parasitaire, projetant sa petite analyse en avant, prête à sombrer finalement dans le *happy-end* le plus cucul de mémoire de lettres françaises.

Le style est suffisamment emporté pour nous laisser entendre qu'elle a su profiter de ses *creative writing lessons* et qu'elle va nous en mettre plein

le rend sensible par la description des lieux : lors de ses errances, Garric ne rencontre que maisons en ruines, terres en friches d'où s'exhalent des rejets de pourriture ; et par le choix de ses personnages : la force de ses personnages féminins souligne bien le rôle important que les femmes jouèrent dans la société cathare, où elles étaient fort nombreuses et selon certains témoignages de l'époque « plus dures et plus obstinées » que les hommes et « les pires des hérétiques ». Il n'est jusqu'aux noms de certains personnages qui ne semblent avoir été soigneusement choisis : Pierre Isarn et Jordane furent, quoiqu'à une époque antérieure, d'authentiques *parfaits* ; Raymond Cat, le père de Brune, porte un nom qui, pour certains théologiens en mal d'explication étymologique, aurait donné cathare, adorateur du chat.

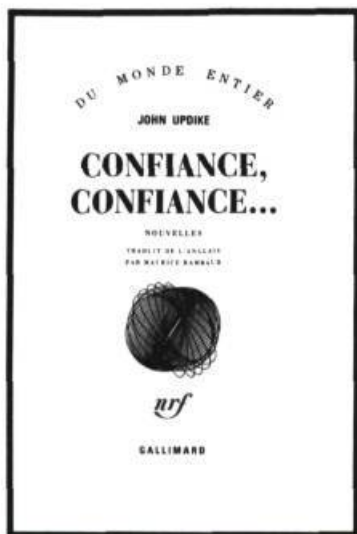
Maurice Pouliot

CONFIANCE, CONFIANCE...

John Updike

Gallimard, 1989 ; 29,95 \$

On connaissait déjà le cynisme de John Updike. Son œuvre riche et abondante avait contribué — avec celles, entre autres, de Barth, de Carver, de Roth — à une impitoyable critique des fondements de la morale américaine. *Confiance, confiance...* poursuit et approfondit ce travail de sappe en s'attaquant de façon directe aux modes de représentation privilégiés de l'impérialisme : l'argent et la foi. Quels sont donc, plus précisément, les problèmes soulevés par ce recueil de vingt-deux nouvelles, toutes plus humoristiques et tragiques les unes que les autres ? D'abord, celui de l'indifférence entre les individus. Si, dans ces récits, hommes et femmes mariés n'hésitent pas à divorcer, c'est parce qu'ils sont des êtres discontinus, qu'un abîme les sépare et que la présence de leurs parents respectifs ne fait qu'accroître l'horreur de cette réalité. La mort devient ainsi la seule exigence : « Le monde avait besoin de la mort. Il avait besoin de la mort autant qu'il avait besoin de la vie. » (p. 31) Une fois constatée l'impossibilité d'un réel rapport avec l'autre, Updike peut mettre en place une sorte d'anthropologie



du monde de la production (par exemple, dans « Le village idéal ») et de ses effets sur la santé sociale. La haine, l'infamie et la lâcheté sont les voies qui conduisent au pouvoir, réel ou imaginaire. D'innombrables détails de la grisaille quotidienne viennent comme dans un tableau illustrer la souffrance et la maladie d'une société au sein de laquelle la confiance en soi et aux autres semble définitivement absente. Puisque « la religion fait pencher la balance du côté du minuscule » (p. 230), l'idéalisme n'est plus qu'un délire pour mésadaptés.

Mais au-delà de la morosité existentielle, au-delà des illusions hollywoodiennes, il reste toujours un espoir. Dans « Nobles demeures, encore », nouvelle qui reprend, pour les déconstruire, les clichés de *Dynasty*, nous saisissons la leçon

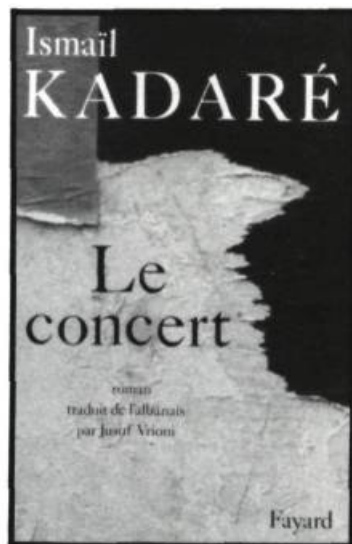
que nous inflige Updike. Il ne suffit pas de constater l'échec d'une civilisation, il ne suffit pas de se déclarer en faveur du nihilisme ou du pessimisme. Il faut surtout se dire, peu importe ce qui viendra : « Croissance. Nous avons tous besoin de croître. » (p. 143)

Michel Peterson

LE CONCERT Ismail Kadaré Fayard, 1989 ; 39,95 \$

Celles et ceux qui se sont offert le plaisir du *Grand hiver*, (Seuil) publié il y a une dizaine d'années, reconnaîtront aisément le pendant de celui-ci dans *Le concert*, un roman format best-seller, dernier en date d'un auteur que Bernard Pivot, dans une sorte de joyeuse et confuse allégresse, avait présenté au public d'*Apostrophes* comme un futur prix Nobel.

Si *Le grand hiver* s'intéressait à la rupture entre l'Albanie et l'URSS en 1960, *Le concert* lui s'intéresse à la rupture entre l'Albanie et la Chine, survenue quinze ans plus tard. Roman mosaïque, polyphonique, touffu, éclaté, époustouflant, véritable somme du genre, qui oscille sans cesse entre le drame et la comédie, entre l'épopée et l'exploration psychologique, *Le concert* prend pour sujet l'affrontement, autour du concept de l'homme nouveau, entre les tenants de l'humanisme et ceux de l'obscurantisme, ces derniers s'in-



carnant notamment dans un Mao Zedong mégalomane, quasi schizo, recyclé en exportateur de marijuana qui veut abolir toute trace de culture et d'amour sur la planète et pour qui l'Albanie constitue une tête de pont en Europe.

Qu'on ne s'y trompe pas, *Le concert* n'a rien de l'essai politique camouflé en littérature. Fidèle à sa manière, Kadaré s'intéresse d'abord au destin personnel d'une foule de personnages, à la fois ballottés par l'histoire et partie prenante, emportés dans une véritable symphonie de petites intrigues. Nous pouvons ainsi entrevoir la vie au quotidien dans les milieux de l'intelligentsia du *seul pays socialiste* au monde : drames des exclusions du Parti, affres des autocritiques, voir des amours se faire et se défaire, suivre un écrivain en Chine où vivants et revenants ▶

L'ÉLÉPHANT BLEU YSABELLE LACAMP

L'éducation sentimentale
d'une jeune princesse
thaïlandaise dans le
Londres délirant des
seventies

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

Ysabelle Lacamp L'éléphant bleu



roman

Albin Michel

21,95 \$

s'entrecroisent au milieu d'une mer de symboles indéchiffrables, etc.

Et comme si ce n'était pas assez pour Kadaré de mettre en scène des centaines de personnages, l'un d'eux, l'écrivain justement, ne cesse de multiplier les synopsis de nouvelles sur l'actualité. Sorte d'illustration et défense de la littérature, où cette dernière représente en quelque sorte la quintessence de l'humanisme, *Le concert* est un grand roman anti-totalitaire dans la lignée du *Monsieur le Président* d'Asturias ou de *L'automne du patriarche* de Márquez ; qui plus est, il montre que le réalisme socialiste, duquel se réclame l'écrivain albanais, loin de signifier l'atrophie de la littérature, peut plutôt être synonyme de son épanouissement.

Peut-on parler d'œuvre incontournable ? C'est selon. Mais j'endosse les propos de l'éditeur, en quatrième de couverture : voici vraiment « le chef-d'œuvre d'un des écrivains les plus importants de notre temps ».

Richard Tardif

KLONDIKE

James A. Michener
Souffles, 1990 ; 24,95 \$

Des pages échappées d'*Alaska*, une vieille photo... d'une dame, la chercheuse d'or. L'éditeur de Michener exigeait des coupures. L'*Alaska* n'allait pas trop déborder en territoire canadien. D'où nécessité d'une histoire complémentaire, presque semblable, s'il ne s'agissait ici d'un pari à la Philéas Fogg. Lord Lutton refuse tout détour par le territoire américain pour atteindre Dawson, histoire d'affirmer la souveraineté des pistes de l'Empire. Il croisera en chemin une dame, dangereuse (?), qu'il écartera vite de son chemin et de celui de ses trois compagnons, préservant ainsi cette vertu victorienne à



laquelle nous devons les toits de cuivre et les culottes de tôle. La mort sera meilleure accompagnatrice. Ce qui nous vaudra, en fin de volume, une série de poèmes blêmes dont l'esprit d'aujourd'hui voudrait s'épargner la lecture.

Mais rien ne résiste à la volonté d'un Lord. On sautera donc les pages intitulées « Requiem », lui passant ce genre de maniérisme pieux, pour retrouver Michener à la page 233 qui nous narre la trop courte histoire d'une photographie, ce qu'elle évoque, sa fascination...

Jean Lefebvre

LA PLUIE D'ÉTÉ
Marguerite Duras
P.O.L., 1989 ; 17,95 \$

Dans les banlieues parisiennes, la vie est d'une tristesse ! Vitry, aussi grise et terne que toutes les banlieues, n'échappe pas à la règle et la famille d'immigrés de *La pluie d'été*, avec un père italien qui ne fait rien, la mère caucasienne qui fait ce qu'elle peut et les sept enfants, n'est pas, de prime abord, particulièrement intéressante. Sauf, peut-être, quand l'observateur s'appelle Margue-

rite Duras et qu'elle évacue progressivement le réalisme plat au profit de la métaphysique. Il y a le livre brûlé en son centre qui tombe entre les mains d'Ernesto, l'un des fils, et qui l'amènera peut-être à lancer la petite phrase fatale : « Je retournerai pas à l'école parce que à l'école on m'apprend des choses que je sais pas. » Il est « petit et immense », Ernesto, il a 12 ans ou 24, 12 ans ou 27-28, dirait le père, comment savoir, et personne ne pourra le forcer. En attendant il discute avec l'instituteur, devient enfant prodige, un journaliste veut en savoir plus, et tout le monde demandera à Ernesto des réponses : aux mystères de l'existence, de la connaissance, de l'apprentissage, de Dieu.

Certains d'entre vous ont peut-être vu, en 1984, le film de Duras intitulé *Les enfants* ; *La pluie d'été* constitue une autre narration possible de la même histoire. La manière de

l'écrivain produit, ici encore, son effet : la description d'une famille pauvre en banlieue parisienne n'est que le point de départ d'une métaphore sur la connaissance et son enseignement et, par voie de conséquence, sur la capacité qu'a l'école de satisfaire l'intelligence. Cette réflexion se nourrit des thèmes chers à l'auteur : l'observation des rites de la passion amoureuse — entre le père et la mère mais aussi entre Ernesto et sa sœur —, cette propension des mères à abandonner leurs enfants et la compréhension qu'en ont ces derniers, l'inexistence de Dieu.

Le premier roman de Marguerite Duras est paru il y a près de 50 ans. Sa volumineuse bibliographie contient du piètre (exemple : *Les yeux bleus cheveux noirs*), de l'honorable (exemples : *L'amant*, *Emily L.*) et du meilleur (exemples : *Le vice-consul*, *Le rapt de Lol V. Stein*, *L'amour*). Cette fable que constitue *La pluie d'été* fait indéniablement partie de cette dernière catégorie.

Francine Bordeleau

L'IMMORTALITÉ
Milan Kundera
Gallimard, 1990 ; 29,95 \$

Rien ne saurait être laissé au hasard dans un roman, surtout si un romancier rêve d'écrire une « Théorie du hasard » (p. 271). Kundera en a fait le principe de ses variations. C'est dire que les objets, les gestes et les propos les plus anodins peuvent circuler d'une histoire à une autre, tels des motifs « réactivables » dans l'apparente discontinuité du discours. Les coïncidences font partie des matériaux romanesques, comme l'affirme le narrateur-romancier lui-même. Au mieux, elles sont génératrices d'histoires. Ici, les variations sur le thème de l'immortalité me semblent relever à la fois de la métaphore et du contrepoint.

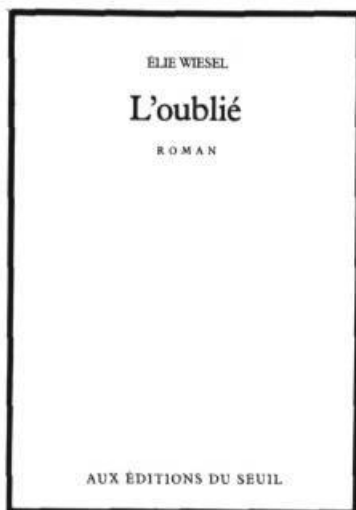
La structure du roman séduit plus qu'elle ne dérout le lecteur, pour autant qu'il soit attentif et de bonne foi. Celui-ci est invité non seulement à suivre le fil de plusieurs histoires, mais aussi à découvrir la genèse du roman même. En effet, le projet d'écriture est manifeste et l'illusion est d'autant plus efficace qu'elle est

avouée. À partir d'un geste aussi beau que banal, le romancier imagine un premier personnage, Agnès, auquel il consacra, essentiellement, trois chapitres sur sept. Dès le deuxième chapitre cependant, le thème de « l'immortalité » se développe autour d'une idylle devenue célèbre : la relation entre Gœthe et Bettina Brentano. Tour à tour, le roman fait place au romancier et à ses personnages, parmi lesquels le singulier professeur Avenarius qui est une sorte de « grand frère » de Kundera. Le sixième chapitre constitue, à lui seul, un court roman, « l'histoire érotique la plus triste que j'aie jamais écrite », dira le narrateur (p. 287). Elle n'est pourtant pas sans rapport avec ce qui précède. Les destins se croisent ou se superposent et les personnages fictifs possèdent bien quelques traits communs avec les immortels. Ceux-là mêmes que la gloire condamne à un « éternel procès », tels Gœthe et Hemingway, peuvent même se rencontrer.

Kundera nous tend moins de pièges qu'il nous réserve des surprises. « Si le lecteur saute une seule phrase de mon roman, il ne pourra rien y comprendre », dit-il non sans humour (p. 400). D'une manière qui reste toute personnelle, l'auteur propose de multiples avenues de lecture en entremêlant la fiction et l'Histoire, l'analyse psychologique et les observations à saveur sociologique ou philosophique.

Ce roman serait-il une nouvelle variation kundérienne sur l'illusion du bonheur, de l'amour et de l'identité ? C'est à un véritable réquisitoire que nous avons affaire, dont la mémoire et « l'imagologie » constituent les cibles les plus évidentes. Le désir de l'immortalité est tout aussi dérisoire et immature que « le souci de sa propre image » (p. 260). La vanité conduit à vivre des apparences, à rechercher l'admiration plutôt que la volupté, la gloire éternelle plutôt que l'intensité d'un moment. Cette attitude, Kundera l'a toujours associée à une conception romantique de la vie. Dans *L'immortalité*, il peut bien « prendre le monde en bloc, en faire un objet pour notre jeu » (p. 411), car son rire est communicatif.

Max Roy



L'OUBLIÉ
Élie Wiesel
Seuil, 1989 ; 24,95 \$

Dans *L'oublié*, Élie Wiesel nous propose de suivre le cheminement de la mémoire qui se décompose et qui se refait à travers le prisme des souvenirs d'un père et celui de la recherche d'identité de son fils.

Elhanan Rosenbaum, le père, juif originaire d'un petit bourg des Carpates, a connu la guerre dès son jeune âge. Il a été de ceux qui ont survécu à l'Holocauste et qui ont fondé, dans une euphorie empreinte de turbulence, l'État d'Israël. Son fils Malkiel est justement né l'année de la proclamation de l'indépendance, sa mère mourant en couches. C'est à New York qu'Elhanan s'installera peu après, partageant sa vie entre l'éducation de son fils et, comme tout immigrant de cette génération, mille petits métiers avant d'accéder à une véritable profession.

Venant d'une culture fortement et douloureusement inspirée par le souvenir, confronté aux exigences de sa nouvelle vie américaine, Elhanan élève son fils en essayant de concilier ces deux pans de sa vie. Malkiel devient un « bon fils juif américain ». En lui se retrouvent à la fois le déracinement des origines et l'enracinement de la nouvelle appartenance, propres à la deuxième génération des immigrants.

Alors que Malkiel a atteint l'âge adulte, qu'il croit avoir assimilé cette dualité, il est confronté à la maladie de son père, une maladie qui détruit progressivement sa mémoire. À la demande d'Elhanan, il entreprend un pèlerinage vers ses origines. Mais, ce qu'il trouve, c'est moins une clé pour com-

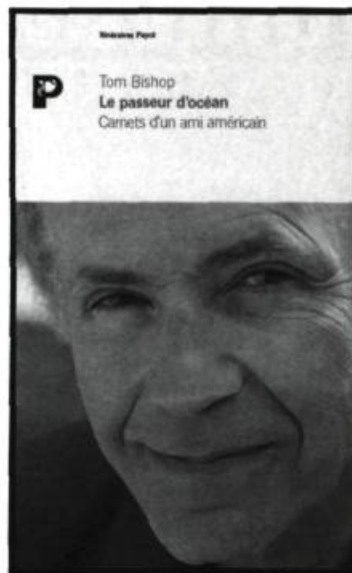
prendre la vie de son père que sa propre voie, inscrite sous le signe de la rédemption par la vérité. À mesure que le père et le fils sont éloignés par le fossé toujours grandissant de la maladie du premier, un véritable réconciliation avec lui-même s'opère pour Malkiel.

Élie Wiesel joue admirablement sur divers niveaux d'écriture pour rendre palpable à la fois ce rapprochement du père et du fils à travers la reconstruction fractionnée d'une mémoire et leur éloignement inexorable en raison de la maladie et de la mort. La grande leçon qui en reste, c'est que « la vérité meurt chaque fois qu'un homme se détourne d'elle » (p. 314).

Denise Pelletier

LE PASSEUR D'OCÉAN
Tom Bishop
Payot, 1989 ; 29,95 \$

Si vous brûlez de mieux connaître le milieu intellectuel parisien qui, chacun le sait, est le nombril de l'univers, si vous brûlez de promouvoir votre carrière auprès de *maîtres pen-*



seurs à la mode, si enfin vous brûlez de dîner à la table du président de la République, lisez sans plus tarder la *méthode Bishop* ; elle vous sera utile pour vous hisser en bonne place et, ultime honneur, vous voir un jour épingler la légion au revers de la veste !

Le sous-titre « Carnet d'un ami américain » est en lui-même tout un programme : ami et américain... pensez donc ! Grâce à cette presque confusion des deux termes, il

P

Les Éditions du Préambule

PÉCHÉS DE VIEILLESSE

Jean-Yves Dupuis

Un jeune homme désabusé et une vieille dame froidement désespérée. Le conflit des générations n'est pas toujours celui qu'on pense.

129 pages/17.00\$/
ISBN: 2-89133-III-7

Collection Roman

Le Préambule

Les Éditions du Préambule, 169, rue Labonté, Longueuil, Québec,
J4H 2P6. Tél.: (514) 651-3646 Fax: (514) 651-0378

pourra, presque à bon droit, prétendre à une presque égalité avec ses *idoles* tout en restant *humblement américain*. Car, conscient du fait que le mot américain est souvent perçu de manière ambiguë et négative par nombre d'intellectuels français, notre bon apôtre arbore les traits rassurants et traditionnels de « l'ami américain » compréhensif et indulgent ! En outre, et cela est loin d'être négligeable, il est, du fait de la position qu'il occupe à l'université de New York, en mesure d'offrir à ces messieurs quelques merveilleuses occasions rémunérées d'éblouir la bonne société new-yorkaise, où traditionnellement la culture française fait l'objet d'un intérêt soutenu. Tom Bishop est donc le *middle man* ou, pour reprendre son titre, « le passeur d'océan ».

De temps à autre notre *ami américain* se livre à quelques critiques du parisianisme, mais avec prudence, car sait-on jamais qui pourrait s'avérer utile ? Ces *critiques* confèrent à son essai le brin de crédibilité sans lequel le risque d'apparaître comme abusivement flagorneur serait grand. Ce véritable *guide*, émaillé de portraits ressemblants et d'anecdotes vivantes, est bien entendu indispensable pour l'ambitieux, le Rastignac qui songerait à faire carrière à Paris. Je serais porté à rejeter l'ouvrage et son auteur dans les ténèbres extérieures mais j'hésite : un homme qui a pu dîner avec Samuel Beckett ne peut pas être entièrement mauvais !

Patrice Remia

L'AGENDA ICARE

Robert Ludlum
Laffont, 1989 ; 29,95 \$

Sur la route de Gandolfo (Laffont), l'avant-dernier roman de Ludlum traduit en français, avait passablement dérouté les

admirateurs du maître, qui s'était en somme adonné à l'auto-parodie, pour ne pas dire à l'auto-dérision. Les ventes s'en étaient ressenties, qui n'avaient pas atteint les millions habituels. Ludlum aurait pu prendre congé, s'asseoir sur sa douzaine de bouquins et sur ses quelque 160 millions d'exemplaires vendus de par le monde.

Mais non. Les *ludlumaniaques* adorent vivre des moments d'intense paranoïa et l'auteur semble avoir besoin comme d'une drogue de créer des histoires touffues et tendues. Ne faisons pas la fine bouche et affirmons-le d'emblée : *L'agenda Icare* est un des meilleurs de l'auteur, à ranger loin de *La progression Aquitaine* et très près de *La mémoire dans la peau* (Laffont). Plus le mensonge est gros, plus il risque d'être cru, doit bien se dire Ludlum. Car avec *L'agenda Icare* nous avons une fois de plus affaire à une super-production dans laquelle un seul homme (d'accord, il a quelques appuis) tire son épingle du jeu au cœur d'un complot centré au Moyen-Orient et comportant un enjeu planétaire.



le monopole économique et industriel de la région. Mais la vérité est-elle si simple ? Et la solution ? En tout cas Kendrick, appuyé par un vieil ami rattaché aux services secrets israéliens et par une espionne de la CIA aussi efficace que belle, fonce tête baissée dans les situations périlleuses. Et peut-être aussi dans autre chose, qui serait comme un destin inattendu.

Avec un rebondissement tous les dix-quinze pages, la machine Ludlum fonctionne cette fois encore à plein régime et fait merveille.

Martial Bouchard

LA PETITE MARCHANDE DE PROSE

Daniel Pennac
Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

C'est moche, mais je suis obligé d'écrire la même chose que tout le monde. C'est ce qui se produit quand tout le monde aime le même livre en même temps. Serait-ce que tout le monde aime par-dessus tout se faire raconter des histoires ? Je vous servirai donc le même avertissement que tous les autres critiques : si vous devez vous lever en forme demain matin à sept heures, n'ouvrez pas le dernier roman de Pennac, vous n'en émergeriez qu'en butant sur le mot *fin*, déçu qu'il ne compte que 352 pages. Je ne vous raconte pas le début de l'histoire, tous mes autres confrères et consœurs l'ont fait avant moi. Sachez seulement qu'il s'agit de la suite des haletantes aventures de la tribu Malaussène, et que moult malheurs s'abattent sur Benjamin — qui poursuit sa brillante carrière de bouc émissaire — à la suite d'une promotion dans la maison d'édition où il exerce ses talents. Quoi que dise Kundera contre la tension dramatique dans l'art romanesque, responsable selon lui des adaptations-traisons télévisuelles et cinématographiques, *La petite marchande de prose*, avec sa tendresse (qui a dit qu'on ne faisait pas de littérature avec de bons sentiments ?) et son doux délire verbal, ravit son lecteur. Le même Kundera justifiera d'ailleurs Pennac d'écrire ce qu'il écrit, car son roman tient du chemin plus que de la route, et c'est là en effet grande quali-

Le sultanat d'Oman. L'ambassade des États-Unis. Des terroristes retiennent deux cent trente-six personnes en otage. C'est peu de dire que la tension monte et que l'impasse est totale. États-Unis. Un parlementaire américain en vacances apprend la chose. Il croit être le seul à pouvoir dénouer l'écheveau et en convaincre qui de droit. Devenu multimilliardaire quand il était à la tête d'une entreprise de travaux publics dans le golfe Persique, il connaît les lieux stratégiques et les personnes bien placées. Comme dans l'émission *Mission : Impossible*, le gouvernement américain veut bien de son aide, mais niera, etc. etc.

Evan Kendrick s'envole donc pour le Golfe dans l'anonymat total. Il appert bien entendu que les terroristes ne sont que des marionnettes. Dans les coulisses, un mystérieux personnage, le Mahdi, semble tirer les ficelles pour s'assurer

té : si on se précipite du début à la fin, ce n'est pas sans multiples haltes dans quelques histoires parallèles, celle de la reine Zabo et de Loussa de Casamance, celle de Nazaré Chabotte, celle du gouverneur Corrançon. Ça part dans tous les sens mais tous les fils sont noués, pas une maille qui file, la loufoquerie est ici d'une cohérence confondante. Ah ! comme j'envie les heureux qui n'ont pas encore découvert Pennac ! Ils ont trois romans à lire, quand il me faut attendre le prochain !

Marty Laforest

**RENDEZ-VOUS
SUR LA TERRE**
Bertrand Visage
Seuil, 1989 ; 19,95 \$

Au cours d'un encan, un artiste peintre nommé Cyprien Donge achète la propriété d'Arthur Fontaubert, sise dans les forêts du Quercy. Personnage inquiet et inoffensif à la fois, un peu bête — c'est-à-dire un peu animal et un peu idiot — qui voue un amour inconditionnel à la faune et à la flore de son coin de pays, Arthur porte en lui un affreux secret : jadis, il a assassiné son frère Janvier, amoureux de leur sœur Céline, qu'Arthur a également tuée à petit feu en la gardant recluse dans un pigeonnier blanc afin de la punir de l'avoir quitté, huit ans plus tôt, pour aller retrouver Janvier au Brésil. Divisé en trois parties et en vingt-cinq chapitres, *Rendez-vous sur la terre* raconte l'apprivoisement réciproque de l'ancien et du nouveau maître des lieux (du crime, des crimes, en fait) jusqu'à son aboutissement dans la confession d'Arthur qui narre les péripéties de ce triangle amoureux où, finalement, le plus fou n'est pas celui qui en a l'air.

Bertrand Visage aurait pu écrire, à partir de ce fait divers de la fin du XIX^e siècle, un roman policier en bonne et due forme, terrifiant à souhait, plein de spectacles effarants : le canevas et les images sanglantes y étaient, le suspense et l'angoisse auraient pu y être aussi. Mais non. Sa façon si sensuelle de décrire les choses, les bruits, les émotions, les gens, transforme cette histoire d'horreur en un véritable dimanche à la campagne qui

charmera surtout les amoureux des mots, mais qui enchantera aussi les amoureux des bêtes et des arbres, des odeurs et des sons de la nature, insolites, parfois, mais combien rassurants et consolants pour ceux et celles qui les connaissent bien. À recommander sans réserve, donc, aux campagnards dans l'âme qui s'ennuient le dimanche.

Anne Carrier

**EN ATTENDANT
LA GUERRE**
Claude Delarue
Seuil, 1989 ; 24,95 \$

Une immense forteresse juchée sur une chaîne de montagnes découpée par une cluse profonde... C'est dans ce décor spectaculaire qu'évoluent les personnages du nouveau roman de Claude Delarue.

Olga Grekova-Leber, ex-tragédienne de renom paralysée depuis un tragique accident, gouverne de son fauteuil roulant la citadelle construite par son défunt mari en prévision d'une attaque nucléaire. Aux côtés de l'infirme, Tanguy, le forestier dément, gère le domaine, en protégeant la faune, pendant que le secrétaire récemment arrivé travaille à l'édition des manuscrits laissés par l'architecte Samuel Leber.

Entre la Grekora, comme on la surnommait naguère dans le monde du théâtre, et son nouvel employé s'instaure une relation ambiguë. Les après-midi passées à dépouiller les archives en tête à tête et les longues promenades autour de la forteresse donnent lieu à un amour charnel animé de fureur et de désespoir. Dans les bras de son secrétaire, la veuve Leber se montre à la fois vulnérable et despotique.

Bientôt, l'invasion des soldats tamouls sur le territoire de la forteresse, la tenue d'une commission d'enquête à la suite du suicide et de la confession du mystérieux Tanguy concernant la mort étrange de Samuel Leber sept ans plus tôt viennent troubler ce huis clos amoureux. Le roman bascule alors dans la tragédie. Olga Grekora, accusée d'avoir tué son mari, met fin à ses jours.

Depuis la mort d'un chasseur tamoul dévoré par une ourse jusqu'au massacre des animaux de la forêt, en passant



par la lente crémation vieux moine Sarachandra, tout le récit baigne dans une atmosphère funeste, qui en préfigure pour ainsi dire le dénouement. Condamnés en sursis, les habitants du nid d'aigle portent en eux une pulsion destructrice suicidaire. L'attente d'une guerre qui tarde à se déclarer masque en réalité une hantise de la mort, véritable ennemie de l'homme. Contre cette menace inéluctable, la construction d'un abri anti-nucléaire, même le plus sophistiqué, s'avère dérisoire.

Au-delà d'une intrigue bien menée, tenant le lecteur en haleine jusqu'à la fin, *En attendant la guerre* constitue une œuvre riche de signification. Réplique moderne du mythe de Noé, la mission salvatrice de Samuel Leber se termine par un échec. À travers des personnages aux passions insondables Claude Delarue jette un regard pessimiste sur le monde que même les progrès de la science et l'amour humain, symbolisés par la « Pierre » et la « Chair » dans le roman, ne parviennent pas à racheter.

Marie-Christine Pioffet

**À L'AMI QUI NE M'A PAS
SAUVÉ LA VIE**
Hervé Guibert
Gallimard, 1990 ; 24,95 \$

Le treizième livre d'Hervé Guibert est un livre sur le sida. *Des témoignages* sur la maladie il y en a eu, il y en aura encore — aussi bien s'armer de patience — mais des comme celui-là, certes cynique et vipérin, ne courront pas les rues.

Le livre a produit, outre-Atlantique, son petit effet. Car Guibert connaît du monde, et du beau, et il en parle. À commencer par Michel Foucault,

l'un des premiers à mourir du sida, en 1984, et dont l'agonie de même que les pratiques sado-masochistes, jusqu'à maintenant tenues secrètes avec plus ou moins de rigueur, sont révélées ici. À continuer par Adjani, dissimulée sous le pseudonyme de Marine, facilement reconnaissable toutefois — de la même manière que l'on reconnaît en Muzil le maître et ami de Guibert —, et dont l'auteur trace un portrait peu flatteur. À finir par les amis, celui qui n'a pas sauvé la vie de Guibert comme les « tenanciers du sida » ou ceux qui sont atteints de la maladie : des gens illustres pour la plupart, mais dont le lecteur étranger au milieu parisien n'a strictement rien à foutre.

S'il n'y avait que cela, le roman serait une suite inintéressante de potinages sur les travers grotesques des uns, les mesquineries des autres, Guibert ayant décidé, avec cette impunité que se donnent les condamnés, de tout dire. Mais le récit, dans lequel il y a tout de même, bien que semée par intermittences dans ses cent très brefs chapitres, une fiction, réserve de bien grandes surprises. Ainsi, avec l'apparition de Bill, le chercheur américain qui donne le titre au récit et garde en otage, à coups de fausses promesses de sauveteurs vaccins, la communauté gravitant autour de Guibert, le roman prend presque des allures de polar ce qui, avec un sujet comme le sida, est déjà un tour de force considérable. Mais la description détaillée, quasiment clinique, des progrès de la maladie, nous donne de superbes pages d'écriture ; écriture qui est ici, pour reprendre le très beau mot de Philippe Sollers, « l'expérience des limites » qu'elle ne devrait jamais cesser d'être. Rarement, en effet, a-t-on vu l'écriture arriver aussi proche de la mort et du désespoir ; rarement l'écriture est allée aussi avant dans le corps et le cœur de son sujet.

Ne cherchez pas dans *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* de ces leçons de courage comme on le dit trop souvent des livres qui n'ont rien d'autre que leur traumatisant vécu. Hervé Guibert est un cynique, un poison, un lucide. Et un écrivain.

Francine Bordeleau

LE PENDULE DE FOUCAULT

Umberto Eco

Grasset et Fasquelle, 1990 ;
29,95 \$

Comment intégrer, dans une même trame narrative, l'actualité politique italienne, l'Ordre de la Jarretière, les fedayins, la Torah, Frankenstein et les Templiers, sans oublier Shakespeare, mai 68, les Rose-Croix, Hitler, les jésuites et Mandrake ? Si votre imagination est titillée et vous propose déjà des liens possibles, vous êtes prêt pour le grand rite initiatique qu'est le dernier roman d'Eco (traduit par Jean-Noël Schifano). Vous suivrez avec délectation ses trois personnages, lecteurs d'une maison d'édition milanaise, à travers les dédales du savoir ésotérique, et connaîtrez tout de la quête du Graal, de la numérologie et des courants telluriques ; et vous apprendrez, par surcroît, comment écrire un bon roman. De fait, il me semble que si le pendule de Foucault est la démonstration physique du mouvement de rotation de la terre au moyen du pendule, *Le pendule de Foucault* peut se lire comme la démonstration physique du mouvement de construction d'un roman au moyen de l'ordinateur. Le mot clé est l'analogie (les trois règles fondamentales de l'analogie sont énoncées à la page 628) et l'outil privilégié est l'ordinateur Aboulafia, qui permute les textes hermétiques pour découvrir les secrets de la sagesse. Je ne vous les dévoilerai pas. Car vous tenez entre les mains le « livre de la création », calqué sur le *Sefer Jesirah* et ses dix sefirot, ouvrage majeur de la Kabbale ; l'énigme se révèle en fin de parcours seulement. Ne ratez surtout pas la note de l'éditeur de la dernière page, qui vous fera sourire.

Illisible, ce roman ? Allons donc ! Le texte multiplie les épisodes farfelus et les explica-



tions saugrenues : saviez-vous que la machine à laver est la transformation alchimique par excellence, de l'œuvre au noir à l'œuvre plus blanche que le blanc ? Bref, l'ouvrage sollicite *fallacieusement* l'Homos Hermeticus qui sommeille en chacun de nous — celui qui soupçonne que chaque texte dissimule un secret — pour l'entraîner, sans jamais le tenir à l'écart, dans un magistral exercice de scepticisme à l'endroit du savoir. Génial, ce bouquin !

Frances Fortier

LES ANONYMESGyorgy Spiro
Bernard Courtaz, 1988 ;
39,95 \$

Beaucoup de personnages dans cette histoire, beaucoup trop ! Cette première impression, si je veux être juste, était probablement due au fait qu'une telle surabondance dans un roman contemporain* (même de 587 pages) m'a pris à l'improviste.

Ils ne sont pas tous de bonne volonté, ces personnages qui évoluent dans la Varsovie de 1818, c'est-à-dire dans la capitale d'un pays qui n'existe plus comme entité politique, les

guerres napoléoniennes en ayant attribué le partage à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche. C'est dans cette ville, où l'enseignement de la langue polonaise, et toute manifestation le moins patriotique dans la rue, en littérature, sur scène sont strictement interdits, que le célèbre comédien polonais Wojciech Boguslawski revient après un exil de dix ans.

Tout tourne autour de ce phénomène, ce comédien qui veut s'offrir une fin de carrière à son goût ! Au prix d'un scandale politique s'il le faut. À ceux qui craignent pour sa sécurité, il répond : « Que je joue selon leur goût ou pas, ils vont me liquider. Je m'offre au moins quelques minutes agréables. » (p. 78) C'est un finaud aussi ! Il faut voir ce qu'il peut faire avec un trou de mémoire bien réfléchi et comment il transforme une pièce anodine, choisie par une administration qui craint la censure, en acte subversif, ca-

pable de soulever les passions.

Le narrateur jette un regard acidulé sur plusieurs aspects du théâtre polonais de cette époque ; administration, mise en scène, comédiens, critiques, voire assistance. Mais comme, dans ce roman, le théâtre représente un comprimé de la société, c'est manifestement pour condamner l'atmosphère de délation, absurde et paranoïaque, qui envahit un régime totalitaire, qu'il le fait.

Je note que le dialogue joue un rôle important : en plus de rapporter les conversations sur le mode actif, il est très souvent le seul indicateur d'un changement de lieu. Si le rythme du récit s'en trouve généralement avantageusement, le lecteur, lui, doit être plus attentif pour ne rien manquer. Par ailleurs, je déplore le laisser-aller orthographique de cette édition française : *aurait du, imbécillité, défaite, chef-d'œuvre*, etc.

C'est un livre que j'ai trouvé exigeant, mais très riche sur les plans psychologique et historique.

Maurice Arpin

* Traduit du hongrois par Françoise Gal.

JE FERAI COMME SI JE N'ÉTAIS PAS LÀChristopher Frank
Seuil, 1989 ; 21,95 \$

« Autant que vous le sachiez tout de suite : j'écris ce livre pour l'argent. » C'est par cette phrase qui donne le ton à l'ouvrage que commence le dernier roman de Christopher Frank. Ce romancier-cinéaste d'origine anglaise qui écrit en français met en scène un cinéaste qui accepte — en échange de chèques périodiques de son éditeur — d'écrire ses mémoires en faisant fi de la chronologie pour privilégier les événements qui lui viennent à l'esprit au moment de la rédaction. Le tout est écrit avec beaucoup d'humour, une bonne dose de cynisme et une grande sensibilité envers ceux qui ont traversé son existence.

Le cinéaste nous raconte donc pêle-mêle : l'amour qu'il a pour l'enfant de Colby qui habite avec lui, la destruction de son père par sa mère, l'appropriation du chien du voisin, ses fréquentations avec la lycéenne d'à côté, ses relations avec son producteur ainsi ▶

qu'avec Colby, sa scénariste, la femme qu'il a poursuivie à travers le monde et qu'il a dans la peau, surtout depuis qu'elle est partie...

Ce roman se veut également une sévère critique du milieu cinématographique ainsi qu'un vibrant hommage à la féminité représentée ici par le personnage de Colby. Le huitième roman de Christopher Frank est finalement une œuvre remplie de sensibilité dont l'univers se situe à mi-chemin entre littérature et cinéma.

Normand Yergeau

L'HOMME QUI PARLE
Mario Vargas Llosa
Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

La République péruvienne est un pays dont les habitants vivent sous la menace constante de la *disparition*. Coincés entre les idéologies contradictoires des forces gouvernementales et celles de la guérilla du *Sendero Luminoso* (le Parti communiste d'allégeance maoïste) ou du MRTA (Mouvement révolutionnaire *Tupac Amaru*), hommes, femmes et enfants sont soumis, depuis 1985, à une implacable loi du silence. La moindre dérogation à celle-ci peut entraîner la mort.

Pour entendre le peuple péruvien, deux démarches s'offrent à nous : lire les accablants rapports d'Amnistie internationale ou les textes de Vargas Llosa, traduits par Albert Bensoussan. À travers *L'homme qui parle* revivent (sans doute pour la dernière fois) les récits cosmogoniques des Machiguengas, peuple primitif de l'Amazonie que l'exploitation du caoutchouc a dépossédés ; dénués de tout, les Machiguengas entreprendront une marche, ultime tentative de préserver l'ordre du monde. C'est sous le choc d'une photographie exposée dans une galerie de Florence que le personnage du narrateur se décide, en 1985,

à écrire un récit dans lequel alternent deux plans de réalité : l'interminable discours des origines et l'étrange histoire de Saul Zuratas. Brillant ethnologue et lecteur inlassable de *La métamorphose* de Kafka, Saul Zuratas décide d'abandonner son travail de doctorat, refusant une bourse d'étude sous prétexte qu'il ne peut abandonner son père. Feignant d'accompagner ce dernier en Israël, Zuratas, juif non pratiquant, découvre son destin en devenant pour la communauté dispersée *l'homme qui parle*, celui dont la fonction primordiale n'est autre que de parler et de cimenter ainsi cette communauté. Si un tabou pèse sur cet homme, accompagné d'un perroquet : l'immense tache de vin qui couvre la moitié de son visage et le rend monstrueux (le surnom Mascarille signifie masque), seul peut-il, doublement marqué, par la nature et par la culture juive, pénétrer aussi profondément une tribu en voie de disparition et être protégé par elle parce qu'il maintient vivante son histoire.

Roman techniquement prodigieux parce qu'il arrive à « suggérer de façon vraisemblable la manière de conter d'un homme primitif, à la

talité magico-religieuse », *L'homme qui parle* constitue également une vigoureuse critique à l'endroit des stratégies adoptées par l'Institut linguistique pour intégrer la tribu nomade dans une économie de marché à l'occidentale. Cet aspect et le témoignage qu'il apporte de l'écart gigantesque entre le Pérou moderne et le Pérou primitif, dont rend compte un être qui assume deux réalités historiques et de multiples langages, font du roman de Vargas Llosa une référence exemplaire pour qui cherche à saisir les enjeux éthiques d'un pays qui ne semble plus arriver à trouver les moyens de mettre fin à sa désintégration.

Michel Peterson



L'ÊTRE ET LE GÉANT
Bernard Fauconnier
Régine Desforges, 1989 ;
24,95 \$

Deux ordres de grandeur. Sartre et De Gaulle régnaient. Inutile de les départager, ils sont à leur manière des figures d'Histoire, des nécessités dialectiques. Et jamais, à ce qu'on sache, ils ne se seraient rencontrés autrement qu'en catimini, *off the record*. Se croisaient pourtant incessamment dans notre imaginaire. Pas de ces préférences qu'on tranche par un vote. La Seine a deux rives. La vie entretient plusieurs dimensions, des roues de secours. Nous n'étions pas monothéistes en ces temps-là.

Bernard Fauconnier n'était encore personne, un quidam qui en croise un autre dans le coin obscur d'un café, et qui le raccompagne et lui raconte que, lorsqu'il le pourra, il écrira une histoire sur lui et... sur un autre, une fiction à propos d'un rendez-vous improbable.

La voici donc cette histoire, petit livre, immense hommage. On pense au *Couloir du Dancing* de Poirot-Delpech. Une petite œuvre légère, révélatrice, une pensée naïve, plus bouleversante que ne le laissent entendre tous nos apprêts cyniques déployés à celer l'émotion. Le jeu des rôles, le rituel des foules, la nécessaire acrimonie des clans, les Yvonne et les Simone, tout interdit la dérogation. La fiction est l'ultime école buissonnière !

Jean Lefebvre

LE CURÉ DE SARROK
Francesco Masala
Actes Sud, 1989 ; 17,95 \$

Don Adamo s'ennuie. Mais pour tromper ses longs moments de solitude, le Curé de Sarrok a la lubricité. Du haut du clocher, observant une éclipse totale du soleil, notre héros se pâme, même si près du Royaume des Cieux, pour le Royaume de la Chair. Tout se rêve autour de son soc : ses origines paysannes le poussent à qualifier ainsi la chose ! Les bras rougeauds du soleil étreignent le blanc corps de la lune ; un sein naît du soleil, face mi-rouge, mi-noire ; la femme se métaphorise en une agnelle de feu à la poitrine ample, pleine, gonflée pour les bons moments

de ses « nocturna pollutio » ; l'oreiller placé en long tous les soirs est le fantôme d'Éva nue qui se donne corps et... Même la structure du texte est empreinte d'une certaine forme d'érotisme. Curieusement, le narrateur, Don Adamo, utilise la troisième personne — son alter ego — pour parler de lui, moyen de communication très proche de celui de faire l'amour avec soi-même !

Penser, c'est comme agir pour un prêtre, et le Curé de Sarrok, pris entre Dieu et la chair, a le cœur comme une pelote pleine de nœuds. À l'obscurité couvrant la terre correspondent les ombres de son âme. Don Adamo devient prêtre de l'apocalypse : on assiste à sa propre éclipse existentielle. Sarrok n'est qu'industrie pétrolière ; lui, abbé de goudron, parfait chapelain du Dieu Pétrole, à la religion de polystyrène, à la religion de plastique, un curailon aux doutes bitumineux.

En fin de lecture, si le narrateur (humilité de curé !) est convaincu du petit nombre de

ses lecteurs — cinq ou sept, dit-il — je vous assure que j'en suis et très heureuse de ce roman métaphorique.

Françoise Dionne

PERSONNE D'AUTRE
Botho Strauss
Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

Bien qu'il n'ait pas encore eu droit aux grands salamales médiatiques, Botho Strauss a su trouver en traduction française (de Claude Porcell pour ce livre-ci) des lecteurs enthousiastes et assidus.

Les habitués de cet auteur singulier, dont les œuvres paraissent régulièrement dans la collection « Du monde entier » chez Gallimard depuis une dizaine d'années, ne seront pas déçus par *Personne d'autre* qui rappelle un peu par la forme et le ton, *Couples, passants* (Gallimard, 1983), son chef-d'œuvre (également traduit par Porcell).

Botho Strauss, qui écrit beaucoup pour le théâtre, est habile à mettre en scène la



moindre étincelle d'humanité de ses personnages et ses descriptions n'échouent jamais. Exactement à l'opposé de la théologienne évoquée dans son récit intitulé « Le carcan » : « Elle écrit constamment dans un style qui fait du style, plus original que nature. Elle utilise des ornements qui défigurent, parent la cordiale simplicité d'une décoration de philistin ». (p. 62) Pas l'ombre d'une *philistinerie* dans les textes de Bo-

tho Strauss, même quand il réfléchit sur des sujets aussi extrêmes que la *complexité*, le *monde-objet* et l'*esprit social*.

Rien d'artificiel dans les réactions de cet homme *vigilant* à qui la « brutale indifférence de l'infini » (p. 146) fait écrire des merveilles.

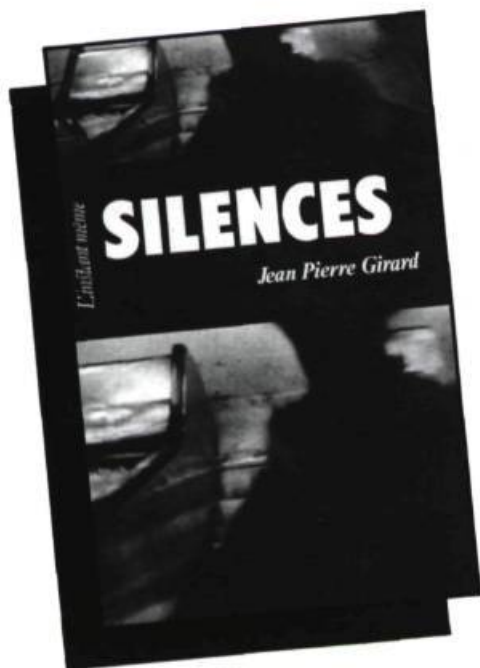
Empreints d'une grande sensibilité, les récits de Botho Strauss ne sacrifient rien à cette sorte d'intelligence qu'il appelle la « langue de serpent » ; les merveilles qu'il nous propose invitent plutôt le lecteur à vivre moins distraitemment et à se souvenir de ce qui est là.

Efficace dans tous les registres, autant le poétique, que le dramatique et le philosophique, le talent de cet écrivain ne craint pas de se consacrer à la fois aux choses les plus simples et aux idées les plus compliquées, comme si, quelque part, les unes et les autres avaient en commun une histoire que l'auteur ne peut s'empêcher de raconter aux mécréants que nous sommes.

François Mailhot

L'instant même

Une maison totalement vouée à la nouvelle



PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE 1990

Silences appartient d'évidence au courant contemporain de la nouvelle québécoise, marqué entre autres par le souci de structuration des recueils. Les trois parties de *Silences*, pour lequel l'auteur a mérité le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1990, portent des titres qui donnent à entendre la dynamique générale du recueil : *Ascension*, *Chute libre* et *Impact*. À cette ligne d'ensemble résolument ternaire répondent des rythmes d'écriture variés qui sauront soutenir et renouveler l'intérêt du lecteur à chaque nouvelle.

Silences
de Jean Pierre Girard
1990, 145 pages 18,95 \$

L'instant même

C.P. 8, succursale Haute-Ville
Québec (Québec)
G1R 4M8
Diffusion Dimedia